

*Chantal Belfort*

*Psychanalyste*

*Cheminement d'une réflexion :*

**Je/Tu, un entre d'eux !**



Ramenons à la surface les souvenirs de nos études anciennes, lorsqu'en primaire il nous était demandé de faire des calculs « savants » sur le nombre des arbres le long d'une route et de leurs intervalles, histoire de nous rendre sachant d'une certitude incontournable quant au résultat unique et donc uniforme pour tous. Il aurait pu être tout aussi constructif de nous faire cheminer sur la voie du questionnement concernant ces arbres, non point quant à leur nombre, mais quant à leur état, leurs irrégularités de forme, leur nature, leur essence ou même quant à leur état d'être. Il aurait pu en être de même en ce qui concerne leurs intervalles. Plutôt que de calculer le nombre d'intervalles en rapport avec le nombre d'arbres, il eût pu être intéressant de se questionner sur l'intervalle lui-même. De cet intervalle qui semblerait se donner à être un espace entre deux éléments qui pourrait être vu comme la représentation d'un rien ou d'un vide borné de chaque côté de lui par un élément bien visible lui. Si l'arbre premier est nommé A et le deuxième B, nous voyons que ce processus pourrait être effectué pour tout ensemble comprenant deux éléments, quels qu'ils soient et leur intervalle, I, l'espace entre ces deux éléments. L'espace I pourrait se dire être le visible d'un vide ou encore la vision d'un invisible. En opposition A ou B seraient dits pleins et bien visibles en tant qu'éléments : arbres, personnes, l'un et l'autre, deux uns ou deux autres...

Néanmoins, ce vide contenu dans l'intervalle, à le nommer est déjà plein, rempli de ce dit de nomination, mais peut-être aussi d'un autre chose à révéler. Nommer une personne A ou une autre B, c'est lui donner un contour, un forme, une couleur, des parfums, des particularités, une spécificité... Nommer intervalle, c'est offrir au regard un espace qui a pour représentation celle d'être comme un espace plan borné par les deux autres éléments. Dès lors que A est en relation avec B, avançons qu'il s'agit de deux personnes en relation de communication de l'une vers l'autre et de l'autre vers l'une. A et B parlent. L'intervalle entre A et B devient un espace de silence, de mots tus, de mots subtilisés, de dires qui n'amènent la compréhension que lors du dévoilement de sens d'un inaccessible de l'immédiateté. Nous sommes bien au-delà du visible qui indique un espace sans rien d'apparent sinon à vouloir y lire du vide tel le trou les borné de ses rives l'encerclant, ce qui pourrait nous faire penser à l'objet *a*.

Nous pouvons essayer de remplir cet espace entre deux éléments par une barre oblique qui, au premier abord, offre l'aspect d'une barre non verticale qui comblerait le manque inscrit dans l'intervalle : À/B. La linguistique nous donne de ce signe typographique, dont l'apparence est celle d'un trait incliné vers la droite, de multiples usages. Elle est principalement employée comme signe de division, de séparation ou d'opposition. Son emploi est souvent lié à une codification propre à un certain contexte. Mais son obliquité peut nous amener à penser qu'avec cette barre quelque chose n'est pas forcément droit, rectiligne, su, connu de manière ultime au point de faire vérité absolue. L'obliquité peut aussi nous donner à penser à la rareté de la rectitude là où elle est utilisée, au même titre que la certitude, ce qui nous permet de lever le rideau pour faire entrer en scène le questionnement. Ni le doute ni la certitude ne connaissent de rectitude quant à leur manifestation. Cette obliquité de la barre semble vouloir nous en dire davantage que de la séparation, la division ou l'opposition de la linguistique. Levons le voile de l'illusion en essayant de regarder au-delà de la /. Ne trouverions-nous pas derrière elle la révélation d'une autre chose qui annoncerait le passage du mystère de l'inaccessible, vérité unique et absolue, à l'accessibilité d'une connaissance d'un savoir qui naît du questionnement et toujours se maintient d'un éternel renouveau, d'une éternelle mouvance ?

Imaginons un moment que A intervalle B devienne Je/Tu. Du Je au Tu, il y a une / qui fait fonction d'intervalle, espace, inconnu(e) à re-connaître, pour cheminer de Je à Tu jusqu'au dévoilement du ou des chemins empruntés qui ont pour place la /. Ainsi donc, pour aller de Je à Tu il y a cette / qui fait souffle et crée à la fois lien, mémété et différence entre le Je et le Tu. Cette / positionne le Je et le Tu dans une mémété grammaticale qui autorise le discours à faire passage du Je au Tu. Je n'est pas Tu. Tu viens après Je. Elle fait lien dans le sens où elle permet d'établir une connexion, une cohérence entre le Je et le Tu. Elle rend une communication possible, quelque soit le mode emprunté et, plus spécifiquement, l'échange, la transmission par la parole de l'un vers l'autre vers l'un. Elle révèle aussi la différence entre Je et Tu dans le sens où s'y dénote une certaine distance à franchir pour aller de Je à Tu ou pour qu'un discours de l'un parvienne à l'autre avec un cheminement autre pour le retour de l'autre vers l'un, la représentation faisant force loi dans le dit de deux sujets. La différence se manifeste aussi dans la notion de choix, ici le choix des mots selon la

spécificité identitaire de chacun des éléments. Ou encore le choix du sens à donner à ces mots. Dès lors que *suis* conjugue Je, es faisant suite à Tu, ainsi s'énonce une différence qui conduira forcément vers une différenciation à s'énoncer dans le champ de la psychanalyse. C'est le signe d'une avancée, d'une transformation évolutive nécessaire pour que s'existe ce passage du Je au Tu qui pourrait faire nomination de la / comme signe d'un quelque chose entre deux, d'un entre d'eux, l'un et l'autre, Je et Tu. C'est le cheminement dans l'inconnu qui questionne qui va autoriser le dévoilement ,tel ce qui se joue dans la scène analytique.

Durant l'expérience psychanalytique, pour aller du Je au Tu en Je/Tu, il émerge un éclairage sur la / qui serait l'espace à la fois du silence des mots, mais aussi de celui de l'extrusion de signifiants à faire chaîne. Cet espace en silence ou en extrusion de ce qui maintient le silence ne ferait point commun à s'allier le temps, forcément d'un temps qui ne passe pas dès lors qu'il s'agit de celui qui inscrit l'inconscient au menu du transfert dans la séance analytique. La séance analytique est le site, tel un site archéologique, où règne la toute-puissance qui fait fis de l'unité du *Je* (1). Elle est le lieu où est mené à bien l'acheminement des signifiants pour faire dévoilement de ce qui fût inaccessible et ainsi, façonner le passage entre et au-delà des voiles de l'apparence, de l'illusion vers une réalité gouvernée par l'inconscient. La barre signe tout d'abord l'expérience première, dans un réel segmenté et morcelé, de l'assimilation de l'unité qui permet de structurer le *Je* qui puisse alors venir se jeter sur les rives bornées d'une appropriation de l'autre qui se nommerait Tu avant de (se) révéler Il et/ou Ils. Ainsi donc, la / entre Je et Tu va signer la distance à parcourir dans un temps non linéaire pour aller de ce *Je* au *Tu*, d'un espace-temps qui pourrait aussi se nommer de la structuration de l'être dans le domaine de l'économie psychique. Cela n'est pas sans nous rappeler les différentes périodes par lesquelles l'enfant a à élaborer un passage pour que s'accomplisse cette structuration psychique du narcissisme primaire vers l'appropriation plus ou moins accomplie de l'autre à la période oedipienne. Certaines portes restent fermées à la maturation, pour cause de fixations à certaines périodes fondamentales de ces différentes étapes, limitations qui peuvent diriger le sujet vers des désordres, des névroses, des psychoses...

Dans la séance analytique le sujet, analysant, est forcément en demande à l'autre, l'Analyste. Il réactualise ainsi la scène originelle de la demande à la mère. Dans l'espace analytique, cette demande est effectuée la plupart du temps ouvertement, quel que soit le mode de sa formulation, par des attitudes d'impatience, de volonté d'immédiateté, de trépidations. Il en va là de l'impuissance du sujet à s'approprier totalement à lui-même, comme à la période orale où la mère devait impérativement et itérativement répondre à sa demande de tout posséder, ce qui ne pouvait pourtant que le laisser dans l'insatisfaction, la frustration. La première fois ne pourra jamais se rejouer... Pour faire passage de l'un à l'autre, du Je au Tu, il y a donc cet entre d'eux qui fait fonction de chemin à façonner jusqu'à l'obtention de sens pour le sujet à donner de l'ère de la toute-puissance à l'ère oedipienne, en appropriation de l'autre. Loin d'être creux, vide ou rien, cet entred'eux représente la somme de toutes les constructions structurantes de l'infans dans l'économie psychique. Nous voici donc dans un espace de cheminement qui pousse, tel le monde pulsionnel fait poussé, à ôter les voiles qui font illusion, mystère. L'entre-deux, réalité de mystères tus, reste le dominant du Sujet, au-delà de la parole. Loin d'être un espace vide, l'entre-deux est une ère pleine. Elle est emplie du désir et du manque à débusquer à travers l'égrenage de toutes ces incongruités qui émanent de ce qui est de l'inconscient. L'entre-deux est saturé de l'incomplétude qui fait masse jusqu'à l'angoisse, de celle qui peut plonger dans la névrose.

D'un intervalle de signifiants à un autre pour faire chaîne ne cesse de se remplir cet espace entre l'analysant et l'Analyste, tout comme autrefois entre l'enfant et sa mère grandissait l'espace du désir. Pour seule réponse possible à l'incomplétude, au manque, s'existe un asservissement à l'insatisfaction qui fait le lit de la relation du Je au Tu, de moi à l'autre. Ainsi donc, une réalité non accessible d'emblée est installée dans l'entre-deux. Elle appelle au discours du sujet, au discours de l'analysant, au discours analytique où la parole règne et qualifie et présentifie le désir, le manque. Entre deux mots(maux) pour en dire triomphe le silence s'il n'est porté en héros par la parole. Ce silence qui fait / ici devient alors l'incitateur du dévoilement pour faire le passage de la dépendance à l'autonomie de vie, de l'impuissance à la gestion pulsionnelle vers une vie plus sereine. À chercher à démystifier ce qui fait silence dans l'entre-deux, entre-deux, s'ouvrent les portes du questionnement,

source de la réflexion, source et nourriture de la vie, vie de l'esprit, vie spirituelle, vie quotidienne ! Le sujet s'advent dès lors en étant pensant, étant sachant non d'une connaissance de vérités normées, mais bien davantage sachant d'une reconnaissance de ses capacités à être et à penser, donc à en dire de ses réflexions.

Septembre 2016

(1) « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du *Je* », .de Jacques Lacan.